

Annonces.

PREMIER FRANÇAISE, AU ROCHER DE CANCALE, 287, Broadway, et 55, Rade Street.

Madame BROYER, dont l'établissement est situé dans le plus beau quartier de New-York, possède encore des chambres garnies pour plusieurs locataires.

FRESH GROCERIES.

JEREMIAH POTTER, Would inform his friends and the public that he has just returned from New-York, with an extensive assortment of:

WET AND DRY GROCERIES, selected by himself with especial reference to this market; among which may be found:-

TEA, coffee, loaf and brown sugar, common, plug, Cavendish and fine cut tobacco, salt, flour, rice, macaroni, pepper, spices, nutmegs and cloves, raisins, figs, milk, pepper sauce, salabras, soap, molasses, lamp oil, molasses, macaroni, axes and styles, crockery.

LIQUORS: Holland and Baltimore Gin, Cognac and American Brandy, St. Croix and New-England Rum.

WINES. A few excellent Corn Baskets. Persons wishing to purchase any thing in the above list will find his goods as cheap as can be found.

Burlington, 6th August 1839.

FAMILY GROCERIES AND PROVISIONS.

N. J. MOREHOUSE, At the North-East Corner, Court-House Square, Basement Story of Strong's Building.

Offers for sale at retail, an assortment of excellent Family Groceries and Provisions, among which will be found:-

- Superior and common TEAS, Muscovado, Porto-Rico and Leaf Sugar, Porto-Rico Molasses, Cavendish and Plug Tobacco, Pork, Flour, Fish and Salt, Pepper, Spices and Ginger, Cloves, Mace and Cassia Nutmegs, Salmagundi, London mixed Pickles, Pepper Sauce and Vinegar, Preserved Ginger, Tomato Catsup, Capers, Fig, Blue and Poland Sausage, Lamp Oil, Wickburg, Soap and Candles, Brushes, Brooms and Blacking, Crockery and Glass Ware, Fresh Figs, Raisins and Nuts, Fresh Lemons, and Other articles too numerous to mention.

Stewart's celebrated Steam-Boiler, 6th August 1839.

CALEDONIA GAIN SPRING WATER.

JUST received and for sale a fresh supply of CALEDONIA AND CONGRESS WATER. N. J. MOREHOUSE. 6th August 1839.

SAMUEL S. SKINNER.

PREND la liberté de remercier ses amis pour leur encouragement libéral, et il ose espérer qu'il le méritera encore par sa ponctualité et son application dans sa profession.

Après dix ans et demi d'expérience de l'établissement de Burlington. Une grande variété de marchandises, tous de meilleure qualité, peuvent être vus chez lui, sous les auspices de J. & J. H. Peck & Cie, rue du Collège. Des sillas pour les Dames d'une qualité supérieure, de la dernière mode de New-York, à bon marché. Sillas pour les messieurs; un assortiment d'articles pour les voyageurs, tels qu'il n'en a jamais été offert en vente à Burlington, consistant en: Portemanteaux, valises, sacs de tapis de différentes modes, porte-folio français et autres, valises depuis \$1 jusqu'à \$30 chaque; lanternes de carrosse, de cabinet et autres, plumes en cuivre et communes; haras pour charrettes et voitures; un assortiment de fourreaux et colliers de fourreaux, avec un assortiment de bretelles, colliers, ceintures, etc.; serpillières, cuir, huile de pois de lentilles, essieux de voitures, à la dernière mode et à la portée; et une variété d'autres articles trop long à détailler. Aussi un voyage en bon état à vendre. Les dits articles seront vendus à six termes, les plus raisonnables. Ventes garnies à la dernière mode. Venez et voyez.

Or à la maison d'un COMPAGNON SILLIER. S. S. SKINNER. Burlington, 14 août 1839.

LE PATRIOTE CANADIEN.

Journal publié à la politique intérieure et étrangère, à l'histoire, à la littérature, à l'agriculture, à l'industrie et aux communes, est publié une fois par semaine à Burlington, État de Vermont, par LEOPOLD DUBERNET.

Le prix de l'abonnement est de \$4 par l'année, payables d'avance, ou de \$1 payables à la fin de l'année; de \$2 25c pour un semestre payables aussi en souscrivant, ou enfin de \$2 50c à l'expiration des six mois. Aucune souscription ne sera reçue pour moins d'un semestre.

Tous les avis non accompagnés de directions écrites seront publiés dans les deux langues, aux taux ordinaires, jusqu'à ce qu'ils soient contremandés. On traite de préférence pour les annonces d'une certaine étendue et qui devront être publiées plus de six mois.

Toutes les communications en lettres, et non être adressées à M. FRANCHES DE PORT, à BURLINGTON, Vt. près de la Frontière du Bas-Canada.

- ON POURRA S'ABONNER aux différents Bureaux de Poste, et A New-York, chez M. M. Bernard et Mondon; Philadelphie, Pen. M. le Dr. Landry; Boston, Mass. M. François Leconte; Boston, Wis. M. Charolles de Larivière; Galena, M. Metard Dupuis; St. Louis, Missouri, M. le Dr. F. M. J. Trudeau; Kaskaskia, Illinois, M. Joseph Tremblay; Des Plaines, M. Josiah Bell; Prairie du Chien, Wis. M. Joseph Robine; Milwaukee, Michigan, M. Louis Franchère; Nouvelle-Orléans, M. Gagne et M. Aug. St. Denis; Opelousas, Louisiane, M. M. Addison et Gagnon; L'Assomption, de M. le Dr. P. M. Doucercourt; Detroit, Mich. M. J. B. Vallée; Sault Ste Marie, Mich. M. Gabriel Franchère; Rochester, N. Y. M. W. Le Masqueur; Buffalo, M. Charles Drouot; Ogdensburg, M. J. C. Barker; Can Vincent, M. Pouquet; Albany, M. Joseph Poirer; Plattburgh, M. Biv; Montpelier, Vt. M. J. A. Vail.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

Influence de l'Economie Domestique sur les MŒURS.

En prenant l'économie domestique pour la sage dispensation que chacun fait de ses richesses et en considérant comme richesse tout ce qui a une valeur, on voit tout de suite que l'habitude de cette vertu engendre l'amour du travail et de l'ordre, la tempérance, la probité, l'indépendance, la sincérité, la bienfaisance, les affections de famille et toutes les qualités qui naissent de celles-là; on voit aussi que ce n'est que par elle que les hommes peuvent se procurer du loisir et donner aux arts, à l'industrie, aux sciences le développement dont elles sont susceptibles.

La prodigalité ou la dissipation des richesses engendre autant de vices que l'économie produit de vertus; qui voudrait les compter tous, serait obligé de faire le catalogue de la plupart des mauvaises habitudes et des misères qui affligent l'humanité. Le besoin et l'ignorance, qui naissent de la dissipation des richesses, engendrent à eux seuls les trois quarts des vices et des crimes qui abondent dans tous les pays. La corruption, que facilite l'abus des richesses, est une source non moins abondante de vice et de misère.

En même temps que l'économie domestique est de toutes les habitudes celle qui produit le plus de vertus et qui prévient le plus de vices, elle est celle qui convient au plus grand nombre de personnes. Il n'est pas un individu qui ne soit intéressé à l'exercer dès qu'il en a le moyen, et qui ne puisse, en l'exerçant produire des bienfaits grands, soit pour lui-même, soit pour les autres.

Il est des vertus qui ne se pratiquent que dans des circonstances plus ou moins rares: la clémence, la générosité, le patriotisme, le courage, même la bienfaisance, ne peuvent se montrer que dans certaines occasions. L'économie domestique au contraire peut et doit l'exercer chaque jour de la vie; elle est une vertu de tous les moments, comme elle est de tous les rangs, de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes.

ÉDUCATION.

Le Canadien du 14 août, dans son article sur les exercices philosophiques et littéraires du petit séminaire de Québec du 12, 13 et 14 de ce mois, fait de brillants éloges des messieurs du séminaire. Tout en rendant hommage à leur bonne volonté, à leurs talents distingués, nous doutons néanmoins que ces messieurs sachent parfaitement répondre aux besoins réels de la société canadienne, surtout quant à ceux qui devront un jour se livrer à la haute industrie.

Nous avons vu, d'un autre côté, avec la satisfaction la plus vive, l'avertissement aux amis de l'éducation de Mr. Mignault, annonçant qu'il sera introduit dans le collège de Chambly un cours d'éducation plus conforme aux besoins réels.

Le but qu'on doit se proposer dans l'éducation d'un jeune homme, c'est de lui former le cœur, le jugement et l'esprit, et cela, dans l'ordre que nous les nommons. La plupart des maîtres, les pédans surtout, regardent l'acquisition et l'entassement des sciences, comme l'unique objet d'une belle éducation.

Les sciences ne doivent pas être oubliées, mais aussi elles ne doivent pas précéder les mœurs.

L'homme qui a eu le malheur de laisser corrompre son cœur, les sciences sont dans sa tête comme autant d'armes entre les mains d'un furieux.

Au Canada il n'y a que trop d'exemples de cette vérité. Les hommes sacrilèges qui, chaque jour, attaquent les droits les plus sacrés, les plus imprescriptibles de l'homme, qui souillent par leurs écrits la raison, la justice et la vérité, n'en sont-ils pas des exemples bien frappants? Comme des aveugles, ils ont la vue plongée dans l'obscurité. Il semble que le bon sens dépend encore plus des sentiments du cœur que des lumières de l'esprit.

L'éducation nationale n'appartient qu'aux hommes libres, c'est-à-dire aux Républicains; il n'y a qu'eux qui aient une existence commune, et qui soient vraiment liés par la loi. Tous les européens instruits sont à peu près les mêmes hommes, quoique de nations différentes; mais nous souhaiterions qu'à 20 ans un américain ne fut pas un autre homme; qu'il fut un Américain. Pour cela en apprenant à lire, on devrait le livrer à la lecture des choses de son pays; qu'à dix ans il en connût toutes les productions; à douze ans tous les États, tous les chemins, toutes les villes; qu'à 15 ans il en eût l'histoire; à 16 ans qu'on lui apprît à connaître la constitution générale de l'Union, et la constitution des différents États

Tonnellier.—Christi! si on peut dire!... L'employé.—Alors, je vous ai montré le tableau qui vous ordonnait de me présenter votre lettre de voiture, et vous avez ajouté: Je me fiche du tableau tout comme de vous! toujours en vous servant du mot plus gras susdit.

Tonnellier exaspéré.—Saprédié de sapristi!... c'est vous qui m'avez appliqué les mots de fripon et de canaille, même que je vous ai répondu: "Des fripons comme moi vous encolletteraient dix comme vous!" Ayant ajouté: "Vous voulez faire respecter les gabelous, et vous en déshonorez la couleur."

Le tribunal condamne l'irascible vieillard à 25 fr. d'amende.

—Vingt-cinq francs! s'écrie-t-il; mais j'en rappelle, j'en rappelle à mort, jusqu'au tombeau, jusqu'à ma dernière culotte!... Nous voisons voir, crédié!

MÉLANGES.

M. le ministre de l'intérieur a proposé à la chambre de voter deux pensions viagères, dont une de 6,000 fr. pour récompenser M. Daguerre de la plus merveilleuse découverte dont s'honore notre pays; ce sont les expressions de M. le ministre.

Cette découverte merveilleuse, en effet, peut s'analyser en deux mots. M. Daguerre a trouvé le moyen de peindre avec la lumière même.

M. Daguerre fait l'abandon de son miraculeux procédé au public. Il livre, de plus, à la publicité les procédés de peinture et d'optique au moyen desquels il produit les effets du Diorama.

Et pour tout cela les ministres de la grande nation viennent demander en faveur de l'auteur 6,000 fr. de rente viagère. M. Daguerre avait osé demander 200,000 fr. qui lui étaient offerts par des souverains étrangers; mais le ministre, en marchandant bien, a obtenu de ne payer que 6,000 fr. pendant la vie de l'auteur.

Il règne depuis quelques jours dans le port de Toulon un mouvement extraordinaire; dans tous les services, on pousse les travaux avec activité. Le dimanche même, tous les ateliers restent ouverts. On va armer tous les vaisseaux susceptibles de prendre la mer.

Le gouvernement français vient de renvoyer à Bruxelles une caisse contenant un grand nombre de cartes-frontières, et plans de fortifications, de fleuves, de ports et de forêts, qui avaient été transportés à Paris lors de l'occupation de la Belgique par les armées de la république.

Une médaille commémorative du fait d'armes de St-Jean-d'Ulloa vien d'être frappée et placée dans les casiers du musée monétaire.

—A l'exposition des produits de l'industrie française, ce matin, on remarquait une douzaine d'Arabes, qui, en compagnie de leur interprète, parcouraient les salles. C'étaient avec autant de curiosité que d'intérêt qu'ils s'arrêtaient devant les comptoirs des exposants et se faisaient expliquer l'usage de beaucoup d'objets qui frappaient pour la première fois leurs regards.

—La petite vérole fait d'affreux ravages à Douvres, où les parents, par ignorance, s'obstinent à ne pas présenter leurs enfants à la vaccine. Il en résulte que la maladie croît chaque jour en intensité.

Le tailleur chargé d'habiller les troupes du chef carliste comte d'Espagne, ne trouvant pas à Berga de femmes qui voulussent travailler pour son compte, alla se plaindre au comte. Ce chef ne lui donna aucune réponse, mais il ordonna immédiatement à l'alcade de faire publier dans toute la ville qu'à un tel jour il y aurait un grand bal. Au jour fixé, toutes les femmes de Berga se pressaient dans la salle de danse; tout à coup le comte d'Espagne, qui avait fait cerner la maison, entre dans la salle, en fait sortir tous les hommes, et ordonne aux femmes de commencer immédiatement à coudre les draps que le tailleur avait apportés. Cinq minutes après, les danseuses étaient à la besogne. Pendant trois jours aucune d'elles ne put sortir de la maison, et le comte d'Espagne eut soin de leur faire donner le rancho (les vivres du soldat).

Le 20 janvier, est mort à Wilna, dans le cercle de Telschade, un paysan nommé Michel Kiawleitis, âgé de 137 ans. Il était né dans ce cercle, et s'était marié dans sa dix-neuvième année. Il eut plusieurs enfants dont une seule fille très âgée lui a survécu. Cet homme prenait la nourriture la plus simple; quelquefois il mangeait de la viande, et très souvent du poisson. Il n'a jamais bu trop d'eau-de-vie. La chasse était son occupation favorite. Dans toute sa vie, il n'a eu aucune maladie. Il avait conservé l'intégrité de ses facultés intellectuelles, nonobstant un âge si avancé.



L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Pourquoi me fuir, passagère Hirondelle? Ah! viens fixer ton vol auprès de moi. Pourquoi me fuir lorsque ma voix l'appelle, Ne suis-je pas voyageur comme toi? (bis)

Pou-être, hélas! des lieux qui l'on vu naître. Un sort cruel te chasse ainsi que moi; Viens déposer ton nid sur ma fenêtre, Ne suis-je pas étranger comme toi?

Dans ce désert le destin nous rassemble, Ah! ne crains pas d'y rester avec moi; Si tu gémiss, nous gémirons ensemble, Ne suis-je pas exilé comme toi?

Quand le printemps revivra tes amours, Tu quitteras et ton nid et moi, Tu voleras au pays du zéphire, Ne puis-je hélas y voler comme toi?

Tu reverras ta première patrie, Teudras bercera de tes amours, Un sort cruel exilera ta vie, Ne suis-je pas plus à plaindre que toi?

Extraits des Paroles d'un Croquant.

Par M. l'Abbé de La Mennais.

"L'UNION FAIT LA FORCE."

Vous êtes fils d'un même père, et la même mère vous a allaités; pourquoi donc ne vous aimez-vous pas les uns les autres comme des frères? et pourquoi vous traitez-vous bien plutôt en ennemis?

Celui qui n'aime pas son frère est maudit sept fois, et celui qui se fait l'ennemi de son frère est maudit septante fois sept fois.

C'est pourquoi les rois et les princes, et tous ceux que le monde appelle grands ont été maudits; ils n'ont point aimé leurs frères et ils les ont traités en ennemis.

Aimez-vous les uns les autres, et vous ne craindrez ni les grands, ni les princes, ni les rois.

Ils ne sont forts contre vous que parce que vous n'êtes point unis, que parce que vous ne vous aimez point comme des frères les uns les autres.

Si l'on frappe un membre, tout le corps souffre. Vous êtes tous un même corps; on ne peut opprimer l'un de vous, que tous ne soient opprimés.

Si un loup se jette sur un troupeau, il ne le dévore pas tout entier sur-le-champ; il saisit un mouton et le mange. Puis sa faim étant revenue, il en saisit un autre et le mange, et ainsi jusqu'au dernier; car sa faim revient toujours.

Ne soyez pas comme les moutons, qui, lorsque le loup a enlevé l'un d'eux, s'effraient un moment et puis se remettent à paître. Car, pensent-ils, peut-être se contentera-t-il d'une première ou d'une seconde proie; et qu'ai-je affaire de m'inquiéter de ceux qu'il dévore? Qu'est-ce que cela me fait, à moi? il ne me restera que plus d'herbe.

En vérité, je vous le dis: Ceux qui pensent ainsi en eux-mêmes sont marqués pour être la pâture de la bête qui vit de chair et de sang.

TRIBUNAUX.

Police correctionnelle de Paris.

Avoir soixante ans et être encore vert comme un jeune homme, peut sembler un bonheur pour certaines gens: eh bien! voyez pourtant! c'est une excessive veulerie de caractère qui amène le sexagénaire Tonnellier sur le banc correctionnel. Tonnellier est marchand de futailles, ainsi que son nom l'indique de reste. Un jour, il se présente, à la tête de sa charrette chargée, à l'une des barrières de Paris. L'employé de l'octroi lui demande sa lettre de voiture. Le vieux Tonnellier, irrité de cette apostrophe, répondit d'une façon si énergique à l'honnête gablou, que celui-ci se vit obligé de rédiger contre le récalcitrant un procès-verbal.

—Messieurs, dit aujourd'hui Tonnellier avec force gestes oratoires, depuis quand que les futailles sont soumises à la persécution de l'octroi!... En v'la une sévère si on met des droits sur des futailles vides!

M. le Président.—Dans tous les cas, vous ne deviez point injurier l'employé.

Tonnellier.—Moi!... il a dit que je l'aurais injuré!... En v'la encore une bonne... C'est lui qui m'a abimé de gros mots, que mon cheval en personne en rougissait de honte... On ne traite pas un homme comme il m'a traité.

L'employé.—Il y a erreur de votre part; c'est vous, mon ami, qui avez été grossier envers moi.

Tonnellier.—Comment, fichtre!... je vous ai-t-y pas dit: "Si vous voulez visiter ma voiture, allez-y voir?"

L'employé.—Du tout! vous m'avez dit: Je me fiche de vous! en vous servant d'un terme plus gras.